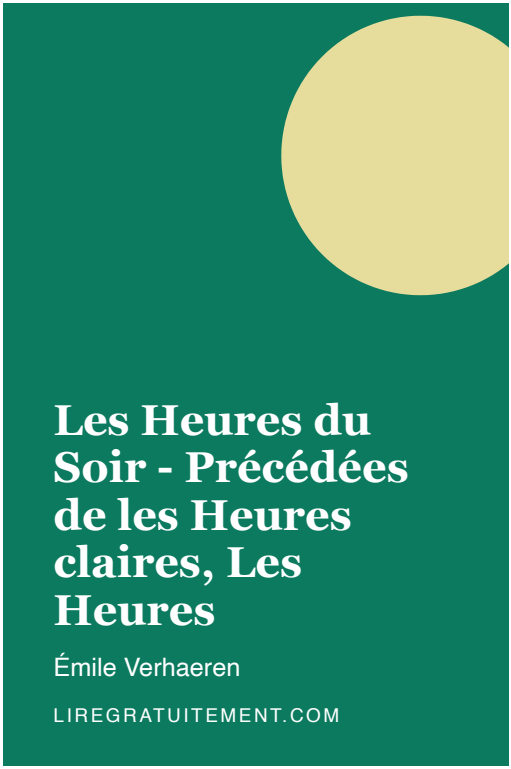


Les Heures du Soir - Précédées de les Heures claires, Les Heures d'après-midi

Verhaeren

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

III

La glycine est fanée et morte est l'aubépine; Mais voici la saison de la bruyère en fleur Et par ce soir si calme et doux, le vent frôleur T'apporte les parfums de la pauvre Campine.

Aime et respire-les, en songeante son sort: Sa terre est nue et rêche et le vent y guerroie; La mare y fait ses trous, le sable en fait sa proie Et le peu qu'on lui laisse, elle le donné encor.

En automne, jadis, nous avons vécu d'elle, De sa plaine et ses bois, de sa pluie et son ciel, Jusqu'en décembre où les anges de la Noël Traversaient sa légende avec leurs grands coups d'aile.

Ton cœur s'y fit plus sûr, plus simple et plus humain; Nous y avons aimé les gens des vieux villages, Et les femmes qui nous parlaient de leur grand âge Et de rouets déchus qu'avaient usés leurs mains.

Notre calme maison dans la lande brumeuse Était claire aux regards et facile à l'accueil, Son toit nous était cher et sa porte et son seuil Et son âtre noirci parla tourbe fumeuse.

Quand la nuit étalait sa totale splendeur Sur l'innombrable et pâle et vaste somnolence, Nous y avons reçu des leçons du silence Dont notre âme jamais n'a oublié l'ardeur.

A nous sentir plus seuls dans la plaine profonde Les aubes et les soirs pénétraient plus en nous; Nos yeux étaient plus francs, nos cœurs étaient plus doux Et remplis jusqu'aux bords de la ferveur du monde.

Nous trouvions le bonheur en ne l'exigeant pas, La tristesse des jours même nous était bonne Et le peu de soleil de cette fin d'automne Nous charmait d'autant plus qu'il semblait faible et las.

La glycine est fanée, et morte est l'aubépine; Mais voici la saison de la bruyère en fleur. Ressouviens-toi, ce soir, et laisse au vent frôleur T'apporter les parfums de la pauvre Campine.

IV

Mets ta chaise près de la mienne Et tends les mains vers le foyer Pour que je voie entre tes doigts La flamme ancienne Flamboyer; Et regarde le feu Tranquillement, avec tes yeux Qui n'ont peur d'aucune lumière, Pour qu'ils me soient encore plus francs Quand un rayon rapide et fulgurant Jusques au fond de toi les frappe et les éclaire,

Oh! que notre heure est belle et jeune encore Quand l'horloge résonne avec son timbre d'or Et que, me rapprochant, je te frôle et te touche Et qu'une lente et douce fièvre, Que nul de nous ne désire apaiser, Conduit le sûr et merveilleux baiser Des mains jusques au front, et du front jusqu'aux lèvres.

Comme je t'aime alors, ma claire bien-aimée, Dans ta chair accueillante et doucement pâmée Qui m'entoure à son tour et me fond dans sa joie! Tout me devient plus cher, et ta bouche et tes bras Et tes seins bienveillants, où mon pauvre front las, Après l'instant de plaisir fou que tu m'octroies, Tranquillement, près de ton cœur, reposera.

Car je t'aime encor mieux après l'heure charnelle Quand ta bonté encor plus sûre et maternelle Fait succéder le repos tendre à l'âpre ardeur Et qu'après le désir criant sa violence J'entends se rapprocher le régulier bonheur Avec des pas si doux qu'ils ne sont que silence.

V

Sois-nous propice et consolante encor, lumière, Pâle clarté d'hiver qui baignera nos fronts, Quand, tous les deux, l'après-midi, nous nous rendrons Respirer au jardin une tiédeur dernière.

Nous t'aimâmes, jadis, avec un tel orgueil, Avec un tel amour bondissant de notre âme Qu'une suprême et douce et bienveillante flamme Nous est due à cette heure où nous attend le deuil.

Tu es celle que nul homme jamais n'oublie Du jour que tu frappas ses bras victorieux Et que le soir venu tu dormis en ses yeux Avec ta splendeur morte et ta force abolie.

Et tu nous fus toujours la visible ferveur Qui partout répandue et partout rayonnante En des fièvres d'ardeur profonde et lancinante Semblait vers l'infini partir de notre cœur.

VI

Hélas! les temps sont loin des phlox incarnadins Et des roses d'orgueil illuminant ses portes, Mais, si fané soit-il et si flétri--

qu'importe!-- Je l'aime encor de tout mon cœur, notre jardin.

Sa détresse parfois m'est plus chère et plus douce Que ne m'était sa joie aux jours brûlants d'été; Oh! le dernier parfum lentement éventé Par sa dernière fleur sur ses dernières mousses!

Je me suis égaré, ce soir, en ses détours Pour toucher de mes doigts fervents toutes ses plantes; Et tombant à genoux, parmi l'herbe tremblante J'ai longuement baisé son sol humide et lourd.

Et maintenant qu'il meure et maintenant que viennent Et s'étendent partout et la brume et la nuit; Mon être est comme entré dans sa ruine à lui Et j'apprendrai ma mort en comprenant la sienne.

VII

Le soir tombe, la lune est d'or.

Avant la fin de la journée Va-t'en gaîment jusqu'au jardin Cueillir avec tes douces mains Les quelques fleurs qui n'y sont point encor Tristement, vers la terre, inclinées.

Que leur feuillage soit déjà blême, qu'importe Je les admire et tu les aimes, Et leurs corolles sont quand même Belles, sur les tiges qui les portent.

Et lu t'en es allée au loin parmi les buis Au long d'un chemin monotone

Et le bouquet que tu cueillis, Tremble en ta main et tout à coup frissonne; Et voici que tes doigts songeurs, Pieusement, rassemblent les lueurs De ces roses d'automne Et les tressent avec des pleurs En une pâle et claire et flexible couronne.

La dernière lumière a éclairé tes yeux Et ton long pas s'est fait triste et silencieux.

Et lentement, à la vesprée, Les mains vides, tu es rentrée, Abandonnant non loin de notre porte Dans un tertre humide et bas Le cercle blanc qu'avaient formé tes doigts.

Et j'ai compris alors que dans le jardin las Où vont passer les vents ainsi que des cohortes Tu as voulu fleurir une dernière fois Notre jeunesse qui repose là, Morte.

VIII

Lorsque ta main confie, un soir des mois torpides, Au cellier odorant les fruits de ton verger, Il me semble te voir avec calme ranger Nos anciens souvenirs parfumés et sapides.

Et le goût m'en revient tel qu'il passa jadis Dans l'or et le soleil et le vent--sur mes lèvres; Et je revis alors mille instants abolis Et leur joie et leur rire et leurs cris et leurs fièvres.

Le passé ressuscite avec un tel désir D'être encor le présent et sa vie et sa force, Que les feux mal éteints brûlent soudain mon torse, Et que mon cœur exulte au point d'en défaillir.

O beaux fruits lumineux en ces ombres d'automne, Joyaux tombés du collier lourd des étés roux, Splendeurs illuminant nos

heures monotones Quel ample et rouge éveil vous suscitez en nous.

IX

Et maintenant que sont tombés les hauts feuillages Qui tenaient le jardin sous leur ombre abrité, On voit, à travers le branchage à nu, monter Là-bas, vers l'horizon, les toits des vieux villages.

Tant que l'été darda sa joie, aucun de nous Ne les a vus groupés non loin de notre porte Mais aujourd'hui que fleurs et que feuilles sont mortes Nous y songeons souvent avec des pensers doux.

D'autres gens vivent là, entre des murs de pierre, Derrière un seuil usé que protège un auvent, N'ayant pour seuls amis que la pluie et le vent Et la lampe dont luit l'amicale lumière.

Dans l'ombre, au soir tombant, quand s'éveille le feu Et que se tait l'horloge où le temps se balance, Autant que nous, sans doute, ils aiment le silence Pour se sentir penser au travers de leurs jeux.

Rien ne trouble ni pour eux ni pour nous ces heures De profonde et tranquille et tendre intimité Où l'on bénit l'instant qui fut d'avoir été Et dont celle qui vient est toujours la meilleure.

Dites, comme eux aussi serrent l'ancien bonheur Fait de peine et de joie entre leurs mains qui tremblent; Ils connaissent leurs corps qui ont vieilli ensemble Et leurs regards usés par les mêmes douleurs.

Les roses de leur vie, ils les aiment fanées Avec leur gloire morte et leur dernier parfum Et le lourd souvenir de leur éclat défunt Se frippant feuille à feuille, au jardin des années.

Contre le noir hiver ainsi que des reclus Ils se tiennent blottis dans leur ferveur humaine Et rien ne les abat et rien ne les amène A se plaindre des jours qu'ils ne possèdent plus.

Oh! les tranquilles gens au fond des vieux villages! Dites, les sentons-nous voisins de notre cœur! Et combien, dans leurs yeux, retrouvons-nous nos pleurs Et notre force et notre ardeur dans leur courage!

Ils sont là, sous leur toit, assis autour des feux Ou s'attardant parfois au bord de leur fenêtre, Et, par ce soir de vent ample et flottant, peut-être Ont-ils pensé de nous ce que nous pensons d'eux.

X

Quand le ciel étoile couvre notre demeure Nous nous taisons durant des heures Devant son feu intense et doux Pour nous sentir, plus fervemment, émus de nous.

Les grands astres d'argent tracent là-haut leur roule; Sous les flammes et les lueurs La nuit étend ses profondeurs Et le calme est si grand que l'océan l'écoute!

Mais qu'importe que se taise même la mer, Si dans l'espace immense et clair Plein d'invisible violence Nos cœurs battent si fort qu'ils font tout le silence!

XI

Avec le même amour que tu me fus jadis Un jardin de splendeur dont les mouvants taillis Ombraient les longs gazons et les roses dociles, Tu m'es en ces temps noirs un calme et sûr asile.

Tout s'y concentre, et ta ferveur et ta clarté Et tes gestes groupant les fleurs de ta bonté, Mais tout y est serré dans une paix profonde Contre les vents aigus trouant l'hiver du monde.

Mon bonheur s'y réchauffe en tes bras repliés; Tes jolis mots naïfs, joyeux et familiers, Chantent toujours, aussi charmants à mon oreille Qu'aux temps des lilas blancs et des rouges groseilles

Ta bonne humeur allègre et claire, oh! je la sens Triompher jour à jour de la douleur des ans; Et-tu souris toi-même aux fils d'argent qui glissent Leur onduleux réseau parmi les cheveux lisses.

Quand ta tête s'incline à mon baiser profond, Que m'importe que des rides marquent ton front Et que tes mains se sillonnent de veines dures Alors que je les tiens entre mes deux mains sûres!

Tu ne te plains jamais et tu crois fermement Que rien de vrai ne meurt quand on s'aime dûment, Et que le feu vivant dont se nourrit noire âme Consume jusqu'au deuil pour en grandir sa flamme.

XII

Les fleurs du clair accueil au long de la muraille Ne nous attendent plus quand nous rentrons chez nous, Et nos étangs soyeux dont l'eau plane s'éraille Ne se prolongent plus sous les cieux purs et doux.

Tous les oiseaux ont fui nos plaines monotones Et les pâles brouillards flottent sur les marais. O ces deux cris: automne, hiver! hiver, automne! Entends-tu le bois mort qui choit dans la forêt?

Notre jardin n'est plus l'époux de la lumière D'où l'on voyait les phlox vers leur gloire surgir; Nos violents glaïeuls sont mêlés à la terre Et longuement s'y sont couchés pour y mourir.

Tout est sans force et sans beauté; tout est sans flamme Et passe et fuit et penche et croule sans soutien; Oh! donne-moi tes yeux qu'illumine ton âme Pour y chercher quand même un coin du ciel ancien.

C'est en eux seuls qu'existe encor notre lumière, Celle qui recouvrait tout le jardin jadis A l'heure où s'exaltait l'orgueil blanc de nos lys Et l'ascendante ardeur de nos roses trémières.

XIII

Lorsque s'épand sur notre seuil la neige fine Au grain diamanté, J'entends tes pas venir rôder et s'arrêter Dans la chambre voisine.

Tu retires le clair et fragile miroir Du bord de la fenêtre, Et ton trousseau de clefs balle an long du tiroir De l'armoire de hêtre.

J'écoute et te voici qui tisonnes le feu Et réveilles les braises; Et qui ranges autour des murs silencieux Le silence des chaises.

Tu enlèves de la corbeille aux pieds étroits La fugace poussière, Et ta bague se heurte et résonne aux parois Frémissantes d'un verre.

Et je me sens heureux plus que jamais, ce soir, De ta présence tendre, Et de la sentir proche et de ne pas la voir, Et de toujours l'entendre.

XIV

Si le sort nous sauva des banales erreurs Et du mensonge vil et de la triste feinte, C'est que toujours nous révolta toute contrainte Dont le joug eût ployé notre double ferveur.

Tu marchas libre et franche et claire sur ta route, Mêlant aux fleurs d'amour tes fleurs de volonté, Et redressant vers toi doucement sa fierté Quand mon front s'inclinait vers la crainte ou le doute.

Et toujours tu fus bonne et de geste ingénu, Sachant qu'elle était tienne à tout jamais mon âme; Car si j'aimai--le sais-je encor?--quelque autre femme C'est toujours vers ton cœur que je suis revenu.

Tes jeux étaient si purs alors parmi leurs larmes Que mon être se réveillait sincère et vrai, Et je te répétais les mots doux et sa-

crés, Et la tristesse et le pardon étaient tes armes.

Et j'endormais le soir mon front sur tes seins clairs, Heureux d'être rentré des lointains faux et blêmes Dans le doux renouveau qui régnait en nous-mêmes, Et je restais captif entre tes bras ouverts.

XV

Non, mon âme jamais de toi ne s'est lassée!

Au temps de juin, jadis, tu me disais: «Si je savais, ami, si je savais Que ma présence, un jour, dût te peser. Avec mon pauvre cœur et ma triste pensée Vers n'importe où, je partirais. » Et doucement ton front montait vers mon baiser.

Et tu disais encore: «On se déprend de tout et la vie est si pleine! Et qu'importe qu'elle soit d'or La chaîne Qui lie au même anneau d'un port Nos deux barques humaines!» Et doucement tes pleurs me laissaient voir ta peine.

Et tu disais, Et tu disais encore: «Quittons-nous, quittons-nous, avant les jours mauvais. Notre existence fut trop haute Pour se traîner banalement de faute en faute.» Et tu fuyais et tu fuyais Et mes deux mains éperdûment te retenaient.

Non, mon âme jamais de toi ne s'est lassée.

XVI

Que nous sommes encore heureux et fiers de vivre Quand le moindre rayon entr'aperçu là-haut Illumine un instant les pauvres fleurs de givre Que le gel dur et fin grava sur nos carreaux.

L'élan bondit en nous et l'espoir nous emporte, Et notre vieux jardin nous apparaît encor Malgré ses longs chemins jonchés de branches mortes Vivant et pur et clair et plein de lueurs d'or.

Je ne sais quoi de lumineux et d'intrépide Se glisse en notre sang et nous réincarnons L'immense et plein été dans les baisers rapides Qu'avec ardeur, à corps perdu, nous nous donnons.

XVII

Subirons-nous, hélas! le poids mort des années Jusqu'à n'être plus rien que deux tranquilles gens Qui se donnent d'inoffensifs baisers d'enfants Le soir, quand le feu flambe aux creux des cheminées?

Nos meubles chers nous verront-ils à pas très lents Nous traîner du foyer jusqu'au bahut de hê Nous appuyer au mur pour gagner la fenêtre Et sur des sièges lourds tasser nos corps branlants?

Si telle un jour doit s'affirmer notre ruine, Et la torpeur dans nos cerveaux et dans nos bras, Malgré le sort méchant nous ne nous plaindrons pas Et retiendrons nos pleurs captifs en nos poitrines.

Car nous conserverons quand même encor nos yeux Pour regarder le jour dont la nuit est suivie, Et l'aube et le soleil illuminer la vie Et faire de la terre un objet merveilleux.

XVIII

Les menus faits, les mille riens, Une lettre, une date, un humble anniversaire, Un mot que l'on redit comme aux jours de naguère Exalte en ces longs soirs ton cœur comme le mien.

Et nous solennisons pour nous ces simples choses Et nous comptons et recomptons nos vieux trésors, Pour que le peu de nous qui nous demeure encore Reste ferme et vaillant devant l'heure morose.

Et plus qu'il ne convient, nous nous montrons jaloux De ces pauvres, douces et bienveillantes joies Qui s'asseyent sur le banc près du feu qui flamboie Avec les fleurs d'hiver sur leurs maigres genoux,

Et prennent dans la huche, où leur bonté le cèle, Le pain clair du bonheur qui nous fut partagé, Et dont, chez nous, l'amour a si longtemps mangé Qu'il en aime jusqu'aux parcelles.

XIX

Viens jusqu'à notre seuil répandre Ta blanche cendre O neige pacifique et lentement tombée: Le tilleul du jardin tient ses branches courbées Et plus ne fuse au ciel la légère calandre.

O neige, Qui réchauffes et qui protèges Le blé qui lève à peine

Avec la mousse, avec la laine Que tu répands de plaine en plaine! Neige silencieuse et doucement amie Des maisons, au matin dans le calme endormies, Recouvre notre toit et frôle nos fenêtres Et soudain par le seuil et la porte pénètre Avec tes flocons purs et tes dansantes flammes, O neige lumineuse au travers de notre âme, Neige, qui réchauffes encor nos derniers rêves Comme du blé qui lève!

XX

Quand notre jardin clair dardait toutes ses fleurs, C'était en des instants de fièvre Que le regret d'avoir diminué nos cœurs Nous jaillissait des lèvres, Et le pardon offert, mais mérité toujours Et l'étalage exagéré de nos misères Et tant de pleurs, mouillant nos tristes yeux sincères, Exaltaient notre amour.

Mais, en ces mois de lourde pluie Où tout se tasse et se réduit, Où la clarté même s'ennuie A refouler de l'ombre et de la nuit, Notre âme n'est plus assez vibrante et haute Pour confesser, avec transports, nos fautes.

Nous les disons à lente voix Certes, avec tendresse encore, Mais c'est au soir tombant et non plus à l'aurore, Parfois même, nous les comptons sur nos dix doigts Comme des choses qu'on dénombre Et qu'on range dans la maison, Et pour diminuer leur folie ou leur nombre, Nous raisonnons.

XXI

Avec mes vieilles mains de ton front rapprochées J'écarte tes cheveux et je baise, ce soir, Pendant ton bref sommeil au bord de l'âtre noir La ferveur de tes yeux, sous tes longs cils cachée.

Oh! la bonne tendresse en cette fin de jour! Mes yeux suivent les ans dont l'existence est faite Et tout à coup ta vie y paraît si parfaite Qu'un émouvant respect attendrit mon amour.

Et comme au temps où tu m'étais la fiancée L'ardeur me vient encor de tomber à genoux Et de toucher la place où bat ton cœur si doux Avec des doigts aussi chastes que mes pensées.

XXII

Si nos cœurs ont brûlé en des jours exaltants D'une amour claire autant que haute, L'âge aujourd'hui nous fait lâches et indulgents Et paisibles devant nos fautes.

Tu ne nous grandis plus, ô jeune volonté, Par ton ardeur non asservie, Et c'est de calme doux et de pâle bonté Que se colore notre vie.

Nous sommes au couchant de ton soleil, amour, Et nous masquons notre faiblesse Avec les mots banals et les pauvres discours D'une vaine et lente sagesse.

Oh! que nous serait triste et honteux l'avenir, Si dans notre hiver et nos brumes N'éclatait point, tel un flambeau, le souvenir Des âmes fières que nous fûmes.

XXIII

En ce rugueux hiver où le soleil flottant S'échoue à l'horizon comme une lourde épave, J'aime à dire ton nom au timbre lent et grave Quand l'horloge résonne aux coups profonds du temps.

Et plus je le redis, plus ma voix est ravie Si bien que de ma lèvre, il descend dans mon cœur, Et qu'il réveille en moi un plus ardent bonheur Que les mots les plus doux que j'ai dits dans la vie.

Et devant l'aube neuve ou le soir qui s'endort Je le répète avec ma voix toujours la même Mais, dites, avec quelle ardeur forte et suprême Je le prononcerai à l'heure de la mort!

XXIV

Peut-être, Lorsque mon dernier jour viendra, Peut-être Qu'à ma fenêtre, Ne fût-ce qu'un instant, Un soleil frêle et tremblotant Se penchera.

Mes mains alors, mes pauvres mains décolorées Seront quand même encor par sa gloire dorées; Il glissera son baiser lent, clair et profond Une dernière fois, sur ma bouche et mon front, Et les fleurs de mes yeux, pâles, mais encore fières Avant de se fermer lui rendront sa lumière.

Soleil, ai-je adoré ta force et ta clarté! Mon art torride et doux, de son geste suprême, T'a retenu captif au cœur de mes poèmes; Comme un champ de blé mûr qui houle au vent d'été, Telle page t'anime et t'exalte en mes livres, O toi, soleil qui fais éclore et qui

délivres, O toi, l'immense ami dont l'orgueil a besoin, Fais qu'à cette heure grave, impérieuse et neuve Où mon vieux cœur humain sera lourd sous l'épreuve, Tu sois encor son visiteur et son témoin.

XXV

Oh! tes si douces mains et leur lente caresse Se nouant à mon cou et glissant sur mon torse Quand je te dis, au soir tombant, combien ma force S'alourdit, jour à jour, du plomb de ma faiblesse!

Tu ne veux pas que je devienne ombre et ruine Comme ceux qui s'en vont du côté des ténèbres, Fût-ce avec un laurier entre leurs mains funèbres Et la gloire endormie en leurs creuse poitrine.

Oh! que la loi du temps m'est par toi adoucie, Et que m'est généreux et consolant ton songe. Pour la première fois tu berces d'un mensonge Mon cœur qui t'en excuse et qui t'en remercie;

Mais qui sait bien pourtant que toute ardeur est vaine Contre tout ce qui est et tout ce qui doit être, Et qu'un profond bonheur se rencontre peut-être A finir en tes yeux ma belle vie humaine.

XXVI

Lorsque tu fermeras mes yeux à la lumière, Baise-les longuement, car ils t'auront donné Tout ce qui peut tenir d'amour passionné Dans le dernier regard de leur ferveur dernière.

Sous l'immobile éclat du funèbre flambeau, Penche vers leur adieu ton triste et beau visage Pour que s'imprime et dure en eux la seule image Qu'ils garderont dans le tombeau.

Et que je sente, avant que le cercueil se cloue, Sur le lit pur et blanc se rejoindre nos mains Et que près de mon front sur les pâles coussins, Une suprême fois se repose ta joue.

Et qu'après je m'en aille au loin avec mon cœur, Qui te conservera une flamme si forte Que même à travers la terre compacte et morte Les autres morts en sentiront l'ardeur!

TABLE

_LES HEURES CLAIRES

O LA SPLENDEUR DE NOTRE JOIE QUOIQUE NOUS LE VOYIONS FLEURIR DEVANT NOS YEUX CE CHAPITEAU BARBARE OU DES MONSTRES SE TORDENT LE CIEL EN NUIT S'EST DÉPLIÉ CHAQUE HEURE OU JE SONGE A TA BONTÉ TU ARBORES PARFOIS CETTE GRACE BÉNIGNE OH! LAISSE FRAPPER A LA PORTE COMME AUX AGES NAIFS JE T'AI DONNÉ MON CŒUR LE PRINTEMPS JEUNE ET BÉNÉVOLE VIENS LENTEMENT T'ASSEOIR COMBIEN ELLE EST FACILEMENT RAVIE AU TEMPS OU LONGUEMENT J'AVAIS SOUFFERT ET QU'IMPORTENT ET LES POURQUOIS ET LES RAISONS A CES REINES QUI LENTEMENT DESCENDENT JE DÉDIE A TES PLEURS, A TON SOURIRE JE NOIE EN TES DEUX YEUX MON AME TOUT ENTIÈRE POUR NOUS AIMER DES YEUX AU CLOS DE NOTRE AMOUR. L'ÉTÉ SE CONTINUE QUE TES YEUX CLAIRS, TES YEUX D'ÉTÉ DIS-MOI MA SIMPLE ET MA TRANQUILLE AMI EN CES HEURES OU NOUS SOMMES PERDUS OH! CE BONHEUR VIVONS DANS

NOTRE AMOUR ET NOTRE ARDEUR SITOT QUE NOS BOUCHES SE TOUCHENT POUR QUE BIEN DE NOUS DEUX N'ÉCHAPPE A NOTRE ÉTREINTE BIEN QUE DÉJÀ CE SOIR LE DON DU CORPS, LORSQUE L'AME EST DONNÉE FUT IL EN NOUS UNE SEULE TENDRESSE LE BEAU JARDIN FLEURI DE FLAMMES S'IL ARRIVE JAMAIS

LES HEURES D'APRÈS MIDI

L'AGE EST VENU, PAS A PAS, JOUR A JOUR - L'OMBRE EST LUSTRALE ET L'AURORE IRISÉE - C'EST LA BONNE HEURE OU LA LAMPE S'ALLUME

ROSES DE JUIN, VOUS LES PLUS BELLES SI D'AUTRES FLEURS DÉCORENT LA MAISON

JE T'APPORTE CE SOIR COMME OFFRANDE MA JOIE ASSEYONS-NOUS TOUS DEUX PRÈS DU CHEMIN TRÈS DOUCEMENT, PLUS DOUCEMENT ENCORE DANS LA MAISON OU NOTRE AMOUR A VOULU NAITRE LE BON TRAVAIL, FENÊTRE OUVERTE TOUTE CROYANCE HABITE AU FOND DE NOTRE AMOUR L'AUBE, L'OMBRE, LE SOIR, L'ESPACE ET LES ÉTOILES

LES BAISERS MORTS DES DÉFUNTES ANNÉES VOICI QUINZE ANS DÉJÀ QUE NOUS PENSONS D'ACCORD J'AI CRU A TOUT JAMAIS NOTRE JOIE ENGOURDIE TOUT CE QUI VIT AUTOUR DE NOUS AVEC MES SENS, AVEC MON

CŒUR ET MON CERVEAU LES JOURS DE FRAICHE ET TRANQUILLE SANTÉ JE SUIS SORTI DES BOSQUETS DU SOMMEIL HÉLAS! LORSQUE LE PLOMB DES MALADIES LE CLAIR JARDIN, C'EST LA SANTÉ

C'ÉTAIT EN JUIN, DANS LE JARDIN - L'IMMOBILE BEAUTÉ

ET TE DONNER NE SUFFIT PLUS, TU TE PRODIGUES O LE CALME JARDIN OU RIEN NE BOUGE COMME A D'AUTRES L'HEURE ET L'HUMEUR LES BARQUES D'OR DU BEL ÉTÉ ARDEUR DES SENS, ARDEUR DES CŒURS, ARDEUR DES AMES

VOUS M'AVEZ DIT TEL SOIR DES PAROLES SI BELLES «HEURES DU MATIN CLAIR», «HEURES D'APRÈS-MIDI»

LES HEURES DU SOIR

DES FLEURS FINES ET MOUSSEUSES S'IL ÉTAIT VRAI LA GLYCINE EST FANÉE ET MORTE EST L'AUBÉPINE METS TA CHAISE PRÈS DE LA MIENNE SOIS-MOI PROPICE ET CONSOLANTE HÉLAS! LES TEMPS SONT LOIN LE SOIR TOMBE, LA LUNE EST D'OR LORSQUE TA MAIN CONFIE ET MAINTENANT QUE SONT TOMBÉS QUAND LE CIEL ÉTOILE COUVRE NOTRE DEMEURE AVEC LE MÊME AMOUR QUE TU ME FUS JADIS LES FLEURS DU CLAIR ACCUEIL LORSQUE S'ÉPAND SUR NOTRE SEUIL SI LE SORT NOUS SAUVA DES BANALES ERREURS NON, MON AME JAMAIS DE TOI NE S'EST LASSÉE QUE NOUS SOMMES ENCORE

HEUREUX SUBIRONS-NOUS, HÉLAS! LE POIDS MORT DES ANNÉES LES MENUS FAITS, LES MILLE RIENS VIENS JUS-QU'A NOTRE SEUIL RÉPANDRE. QUAND NOTRE JARDIN CLAIR AVEC MES VIEILLES MAINS SI NOS CŒURS ONT BRÛLÉ EN DES JOURS EXALTANTS ET CE RUGUEUX HIVER OU LE SOLEIL FLOTTANT PEUT-ÊTRE OH! TES SI DOUCES MAINS LORSQUE TU FERMERAS MES YEUX A LA LUMIÈRE

Sources et licence

Texte : https://www.gutenberg.org/ebooks/45468. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.